

Daniel Bourdon

# CŒUR DE FLIC



Éditions Flag'

&



publishroom



Cœur de flic

Publishroom  
*www.publishroom.com*

ISBN: 979-10-236-0094-0

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Daniel Bourdon

# Cœur de flic

© 2015, Éditions Flag'



**publishroom**



*Je dédie cet ouvrage à toutes celles et ceux qui sont tombés sous les balles le 13 novembre 2015 ; à toi, Romain Dunet, tombé au Bataclan.*





## Le petit judoka

Mars 1982. Paris 6<sup>e</sup>. Un car de police-secours descend la rue de Rennes en trombe dans les premières lueurs de l'aube. Sirène hurlante, il s'engouffre dans le flot de la circulation. Un homme vient de découvrir sa femme et leur fils de quatorze ans, inconscients, morts peut-être, dans le logement familial de la rue du Dragon – voilà ce que nous savons. Avec Henri, flic depuis déjà quelques années, et Jean-Luc, un bleu comme moi, nous nous préparons à intervenir. À la droite du chauffeur, un brigadier aux cheveux poivre et sel maintient le bouton du deux-tons enfoncé.

La scène se déroule quelques semaines seulement après mon incorporation, voilà donc plus de trente ans, pourtant je me souviens de tout : le crépitement de la radio avant que l'opérateur n'annonce d'une voix pressée la nature de notre mission, l'appréhension dans le regard de Jean-Luc, les battements de mon cœur à l'intérieur de ma poitrine... Je revois la tour Montparnasse rapetisser à travers la petite lucarne à l'arrière du véhicule – plus elle s'éloigne, plus mon angoisse grandit.

À notre arrivée sur les lieux, le requérant est assis dans l'escalier entre le deuxième et le troisième étage. Il fixe ses pieds de manière totalement absorbée.

Tandis qu'Henri et le brigadier restent à ses côtés, Jean-Luc et moi pénétrons dans l'appartement, l'un de ces studios vétustes, exigus et mal éclairés que cachent souvent les appartements cossus des façades parisiennes. Une odeur infâme occupe l'atmosphère, mélange d'œufs pourris et de vomi, avec des relents d'excréments. Nous en trouvons rapidement l'origine. Dans un lit simple contre la cloison gauche, le fils gît sur le flanc, entièrement nu. Il est mort, cela ne fait aucun doute. Le teint de peau est cireux, laiteux ; le corps demeure figé dans la position précédant le décès. Le malheureux garçon a du papier hygiénique collé partout aux fesses. Des excréments se sont écoulés sur les draps bleus à l'effigie du Paris Saint-Germain. Jean-Luc et moi échangeons un regard désolé : c'est donc cela la mort ? Un corps d'enfant figé dans ses propres excréments ? Le tableau me paraît irréel, comme une image sortie d'un film, comme un rêve. Sur la petite étagère au-dessus du lit, sont exposés des trophées sportifs. Des coupes de judo. Les mêmes que je possédais adolescent et que je ne me lassais d'admirer sur le buffet de ma chambre à coucher.

Nous trouvons la mère allongée derrière un paravent à droite de l'entrée. Une équipe du SAMU pénètre dans la pièce. Nous les laissons travailler.

Le père de l'enfant est toujours assis dans l'escalier. Il fixe ses pieds sous le regard impuissant du brigadier et de l'officier de police judiciaire (OPJ) arrivé entre-temps. Je n'ose imaginer l'état psychologique dans lequel il se trouve.

Quand nous évacuons son épouse sur un brancard, c'est à peine s'il lève les yeux sur elle. Il semble éteint. Rien n'a plus de pouvoir sur lui.

L'OPJ prend possession de l'appartement. Il saisit des échantillons de papier hygiénique, des vêtements, de la vaisselle... Il ne le sait pas encore mais le petit judoka et sa maman ont été victimes d'une intoxication au monoxyde de carbone, gaz incolore et inodore qui s'échappe parfois des chaudières mal entretenues et dont l'inhalation prolongée peut entraîner la mort.

Les constatations terminées, Jean-Luc et moi plaçons le corps de l'enfant sur la civière. L'OPJ explique au père qu'il va devoir être entendu au commissariat, tandis que nous emmènerons son fils à l'Institut Médico-légal – ou l'IML dans notre jargon. L'homme acquiesce, mais a-t-il bien compris ? Il se laisse guider par l'OPJ, nous observant, Jean-Luc et moi, descendre le brancard dans l'escalier tels deux déménageurs maniant un meuble dans un espace trop étroit, puis dans la rue, suivant du regard le corps de ce fils qui pour toujours s'en est allé. Quand soudain, il explose, succombe à la fureur et au désespoir, frappe violemment des poings sur le capot de voiture de l'OPJ, semblant ne plus ressentir aucune douleur. Nous sommes contraints de le maîtriser par la force. Il tombe à genoux, pleure, s'effondre. J'ai envie de le prendre dans mes bras et de pleurer avec lui. Je ne le fais pas. L'OPJ l'embarque. Épuisé, à bout de forces, l'homme n'oppose plus de résistance. Nous en profitons pour charger le corps de l'enfant à l'arrière du car de police-secours. L'histoire se termine. Ou presque. Dans les jours suivants, le petit judoka me rend visite dans mon sommeil. Flottant dans un kimono blanc trop grand pour lui, il se tient debout au pied de mon

lit. Il me dit que ça lui gratte les fesses, qu'il a mal au ventre.  
Je lui dis que je suis désolé, que je ne peux rien faire pour lui.  
Il me montre ses coupes de judo. Je lui montre les miennes.  
Et je me réveille en sueurs.

## Le secret

« Quand on se met du côté des délinquants, des fous, des lycéens, la justice, l'école, l'asile, ont une bien drôle de gueule. »

– Fernand Deligny, *Graine de crapule*

J'avais 20 ans. Et bien des incertitudes. Flic, je l'étais devenu pour faire plaisir à mes parents. Fonctionnaire... Mon père n'avait que ce mot-là à la bouche : fonctionnaire. Je n'y trouvais rien à redire. En m'inscrivant au concours de la police nationale, je ne songeais pas à l'avenir. Je répondais simplement au souhait de mes parents de me voir un jour « fonctionnaire », car j'avais envers eux une lourde dette.

À l'âge de 16 ans, je commettais un cambriolage. Avec mon copain Philippe, nous pénétrions par effraction chez un camarade de classe et déroptions une coquette somme d'argent à ses parents. C'était au printemps 1975. Cela se déroula comme au cinéma. Philippe et moi haussons un

visage curieux au-dessus du muret qui s'élève au fond des jardins du coron de la rue d'Alsace. Il n'y a pas une cheminée qui fume. Pas une lumière qui brille. Il règne un silence si profond qu'il semble s'étendre sur toute la ville. Parvenus à hauteur de la quatrième maison où logent notre copain de classe et sa famille, nous haussons de nouveau la tête. Un jardin potager de dix à quinze mètres de long et une petite arrière-cour dallée nous séparent du mur d'enceinte, qui compte deux niveaux. Au rez-de-chaussée, une porte et une fenêtre ouvrent sur la cuisine. Un appentis est aménagé du côté droit. Je distingue deux vélos suspendus par la roue arrière, des bottes d'oignons, d'ail, d'échalotes, des outils de jardinage et, au fond de ce fourbis crasseux et anarchique, une lucarne à hauteur de poitrine, qui, je le sais, donne sur la salle à manger. Il va falloir agir vite et bien, me dis-je, gravir le muret, sauter dans le jardin, courir jusqu'à la maison, là-bas rester caché dans l'appentis en attendant Philippe. Alors, je ne sais pas, improviser, pénétrer dans la maison de quelque manière que ce soit. Mon cœur s'emballa. J'enjambe la crête du mur puis me jette côté jardin. Alors rien ne me protège plus du regard des voisins. J'essaie de ne pas trop y penser, portant toute mon attention sur la maison qui commence à approcher. J'avance tel un militaire à travers le *no man's land*, tête baissée, dos courbé pour paraître plus petit. À ma gauche, une haie de rosier fraîchement taillés. À droite, des rangs de terre bêchée en attente du printemps, une mute... Et enfin les dalles de pierre de l'arrière-cour. Je m'enfonce dans l'appentis. Que fait Philippe? Je ne le vois pas. Philou. Un gentil sale gosse, élevé par ses deux sœurs, victime d'un père absent et d'une mère... désabusée, dirons-nous, lasse des hommes et de leurs sales manières. Le voilà. Il gravit la cloison et traverse le jardin avec cette drôle de démarche qui m'évoque un goéland. Je ramasse un vieux torchon sur le

rebord de fenêtre et l'applique contre la vitre afin de ne pas me blesser en la brisant. Le maintenant par le haut de la main gauche, j'assène un puissant coup de coude du bras droit sur le carreau. Il se brise avec fracas, rompant momentanément le silence régnant dans le coron. Je déverrouille le loquet et ouvre grand la lucarne. Nous nous faufileons l'un après l'autre dans la salle à manger.

Dans les corons des cités minières, la disposition des pièces est identique d'une maison à l'autre. Nous sommes ici chez nous. Philippe inspecte les chambres à l'étage, je pénètre à pas feutrés dans le salon dont le papier peint orange me rappelle l'univers de Jean-Christophe Averty. Deux fauteuils et un divan sont disposés autour de la table basse. Contre la cloison gauche trône la télévision, éteinte. Accolé au mur droit, un meuble en Formica rouge vers lequel je me dirige immédiatement. Un jour, j'ai vu la maîtresse de maison y ranger la monnaie des courses. J'ouvre le premier compartiment en partant du bas, où sont rangés verres, bols, tasses, et, tout au fond, un gros sucrier gris. Je l'attrape, le soupèse. Il ne doit pas contenir grand-chose. Le secouant de haut en bas, je perçois un bruissement léger, non le tintement habituel des morceaux de sucre contre la paroi. Je soulève le couvercle, pose mon regard à l'intérieur. Alors, un frisson formidable me traverse l'échine. Mon cœur fait un tour complet sur lui-même, si rapidement que cela me donne le vertige. Il y a des billets de toutes les couleurs. J'appelle Philippe, qui doit percevoir dans ma voix l'importance de ma découverte, car il dévale les escaliers quatre à quatre et surgit comme une furie dans le salon, au comble de l'excitation.

« T'as trouvé quoi ? »

Je lui montre la liasse de billets. Son visage s'illumine, d'un mélange d'incrédulité et de joie.

« Merde alors. Y a combien ?

– Au moins un salaire. »

Nous restons sans voix, comme abrutis devant cette montagne de fric, puis, revenus peu à peu à la réalité, nous plongeons nos regards l'un dans l'autre. Jamais je n'ai vu une telle lueur au fond des yeux de mon ami de jeunesse.

Nous passons là un long moment, errant dans le salon, fouinant dans les armoires, choisissant précieusement les bande-dessinées qui nous intéressent dans la bibliothèque. Quand soudain, quelqu'un frappe à la porte. Trois coups puissants, qui résonnent jusque dans mon estomac. La descente est immédiate. Philippe pose sur moi un regard pétrifié. Trois autres coups retentissent. Une ombre apparaît à la fenêtre. Je reconnais la silhouette massive du voisin direct de mon camarade de classe. Un ancien militaire, mineur de fond – pas un gentil. Philippe et moi restons blottis dans l'obscurité.

« Alors ? demande une voix de femme depuis la rue, de manière à peine perceptible à nos oreilles.

– Répondent pas, dit le voisin.

Et d'ajouter :

– Passons par le jardin. »

Philippe me transperce d'un regard affolé. Il a bien entendu : notre unique porte de sortie sera bientôt bloquée par un ancien militaire. Pas une seconde à perdre, il faut déguerpir. L'ombre disparue, nous nous ruons vers la salle à manger que nous traversons en un éclair avant de nous hisser sur le rebord de fenêtre puis de nous jeter à l'extérieur. Je commence à prendre conscience de la gravité de la situation. De notre bêtise aussi. Si j'avais su.



Dehors, le ciel est entre le gris et le noir. Et il n'y a pas un bruit. Tandis que nous courons comme des dératés à travers le potager, une porte s'ouvre dans notre dos.

« Hé, là ! »

Je m'élance sur le muret, l'escalade en deux temps trois mouvements puis saute côté sentier. De là, j'aperçois le voisin, debout dans son jardin, un long objet métallique entre les mains. Un fusil de chasse. Une grosse boule me descend le long de la gorge. Ma respiration se bloque. On dirait que l'arme me fixe en souriant. Que le double-canon m'observe gentiment. Philippe franchit le muret, commence à courir en direction de la rue de Flandres. Je continue d'observer le voisin, qui lui aussi m'observe. Nous restons quelques secondes à nous dévisager. Immobiles. Une voix m'interpelle. Philippe. Je prends la poudre d'escampette.

## Table des matières

Le petit judoka . . . . .	9
Le secret . . . . .	13
Madame le juge . . . . .	19
Autour d'un arbre . . . . .	23
Jeune flic à Paris . . . . .	27
Promenade avec un ministre . . . . .	29
Nouvelles pas si fraîches . . . . .	33
L'attentat . . . . .	37
Voir sans être vu . . . . .	43
Malik Oussekinge . . . . .	45
Chagrin d'amour . . . . .	49
Le pendu de la rue Servandoni . . . . .	53
Gare de Lyon . . . . .	55
La peau et les os . . . . .	59
Pauvre petit chat . . . . .	63

L'autographe . . . . .	67
Liberté . . . . .	73
Un successeur à Vito . . . . .	77
Course-poursuite . . . . .	79
Le tueur de l'est parisien. . . . .	83
La planque . . . . .	87
Flashback . . . . .	91
TJ 06 Alpha . . . . .	97
Au Clos Palissy . . . . .	99
Le loup blanc . . . . .	103
Titi le clochard . . . . .	107
Mort d'un flic . . . . .	111
L'au revoir . . . . .	117
Postface : le regard d'un psy . . . . .	121



Couverture : Nicolas Vacher & Quentin Lathière  
Mise en page : Quentin Lathière

Dépôt légal : Mars 2016  
Achévé d'imprimer en France par Bayeux pour Publishroom